



Muerte de un ciclista ***Mort d'un cycliste***

Juan Antonio Bardem

Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch

Lundi 20 mai 2019 à 20h | Auditorium Arditi

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: ES, 1955, NB, DCP, 88', vo (es) st fr

Interprétation: Lucia Bosé, Alberto Closas,
Carlos Casaravilla

Professeur d'université, Juan entretient une relation adultère avec María José, la très belle épouse d'un riche industriel madrilène. Au cours d'une virée en voiture, les deux amants renversent un cycliste.

Juan Antonio Bardem a été l'un des premiers réalisateurs espagnols à dépeindre de manière critique et réaliste une société encore marquée par la guerre. Parabole limpide et d'une rigueur formelle impressionnante, Mort d'un cycliste dénonce l'indifférence des privilégiés du régime vis-à-vis des masses populaires.

Mort d'un cycliste, par Antoine Royer, dvdclassik.com

On pourrait résumer l'intrigue un peu sommairement en disant que la mort du cycliste annoncée par le titre, c'est un peu le battement d'ailes du papillon qui déclenche la tornade: un événement d'autant plus anecdotique que le défunt est un anonyme, un pauvre ouvrier de banlieue dont on imagine volontiers que personne ne remarquera la disparition... mais qui bouleverse la vie de Juan (Alberto Closas) et María José (Lucia Bosé) dans des proportions dévastatrices. Comme l'écrit Marcel Oms dans le dossier de

presse du film, «si on s'en tient au seul scénario du film, à son mot à mot pur et simple, *Mort d'un cycliste* est un film sur le remords, le péché, le sentiment de culpabilité et le châtement. En un mot un film réactionnaire et chrétien, donc franquiste. Or c'est la grande habileté de Bardem d'avoir lié le problème de la culpabilité à celui d'une classe sociale bien déterminée. La véritable faute de Juan ce n'est pas d'avoir tué un cycliste, c'est d'être un parvenu du régime. La véritable faute de María José ce n'est pas d'être une femme adultère, c'est d'être l'épouse d'un profiteur du régime et de vouloir le rester. Ainsi chacun des personnages du film a-t-il plus une valeur de symbole qu'une réalité psychologique au sens traditionnel du "film psychologique". *Mort d'un cycliste* est un film de combat. Une provocation.»

La parabole est limpide, et d'une virulence inouïe: au début du film, c'est l'Espagne du travail qui se fait rouler dessus par l'Espagne des soirées mondaines, du luxe et du capital. C'est l'Espagne des républicains écrasée, en 1936, par une oligarchie de parvenus indifférents. Mais tout le déroulé du film nous emmène vers 1955, année de réalisation du film, pour affirmer que les choses sont en train de changer, et qu'il est grand temps d'en prendre conscience. Au sein du film se mêlent donc trois temporalités, qui ont valeur de symbole sur le parcours attendu pour l'Espagne: 1/ la

vieille génération, incarnée par exemple par la mère de Juan, est soumise à l'ordre établi, totalement résignée à son sort et déconnectée de la réalité du monde extérieur; 2/ la génération actuelle, dont Juan et María José sont les archétypes, profite d'un système qui légitime ses mensonges et son hypocrisie; et 3/ la génération future, à travers ces étudiants révoltés ou ces jeunes sportifs, incarne l'espoir du renouveau, la révolte qui grandit.

Ce que montre Bardem dans *Mort d'un cycliste*, c'est le mouvement naturel du passé vers le futur, illustré principalement par la prise de conscience de Juan: son appartenance à la deuxième temporalité devrait le rendre méfiant vis-à-vis d'une jeunesse qui menace ses privilèges. Mais ce qu'elle représente, de fait, le réveille et l'exalte: «C'est merveilleux chez vous tout ce manque d'égoïsme, cette union, cette solidarité. (...) Depuis un moment je ne fais que gagner tant de choses que j'avais perdues.» Dans le cadre de cette parabole, on pourrait – et beaucoup l'ont fait – discuter la symbolique de la toute fin du film, son caractère (ou non) moralisateur imposé (ou non) par la censure franquiste. L'essentiel, pour tout dire, n'est pas dans la «punition» des protagonistes principaux, mais dans l'image qui suit, celle qui clôt le film: l'image voulue par Bardem de l'Espagne de demain, celle du travail, de l'honnêteté et de la justice.

Mais ce sur quoi il faut aussi insister, et qui, plus indépendamment de toute considération historique, confère au film la force indéniable qui est la sienne aujourd'hui encore, c'est la fluidité, narrative et visuelle, avec laquelle

Bardem traduit à l'écran ce mouvement du passé vers l'avenir. Que ce soit à travers la longueur des plans (et au sein de ceux-ci par l'utilisation de la profondeur de champ ou le style sophistiqué des cadrages) ou la symbolique des raccords, le film donne en quelque sorte l'impression d'être un fil continu, un flot ininterrompu d'images qui se répondent les unes les autres pour, in fine, composer le portrait intégral de la société espagnole de l'époque. De ce fait, *Mort d'un cycliste* ne ménage aucun temps mort, la tension habitant une séquence venant résonner comme un écho dans la suivante, quand bien même elle en serait narrativement indépendante – l'exemple le plus saisissant est probablement celui de la bouteille de Rafa (Carlos Casaravilla), qui s'enchaîne sur les vitres brisées de l'Université: les principes classiques du découpage en séquences (spatiales ou temporelles) sont ainsi ici délaissés au profit de ce qu'on pourrait qualifier de montage-monde, au sens où seul importe l'univers global que celui-ci dessine.

<http://www.dvdclassik.com/critique/mort-d-un-cycliste-bardem>

Fiche proposée par Francisco Marzoa,
comité du Ciné-club universitaire

Le comité du Ciné-club établit la programmation, rédige les articles de la revue, les fiches filmiques et présente les films. Pour le rejoindre, écrire à cineclub@unige.ch

Prochain film:

***La guerre est finie*, Alain Resnais, 1966**
27 mai à 20h, Auditorium Arditi

